

DM facultatif – MPSIC / PCSIB – résumé type Centrale
Pour le mardi 07 janvier 2025

Résumer en 200 mots ce texte. Un écart de 10 % en plus ou en moins sera accepté. Indiquer par une barre bien nette chaque cinquantaine de mots, puis, à la fin du résumé, le total exact.

L'espèce humaine n'est pas infaillible ; ses vérités ne sont, pour la plupart, que des demi-vérités : l'unité d'opinion n'est pas désirable, à moins qu'elle ne résulte de la comparaison la plus libre et la plus entière des opinions contraires : la diversité d'opinions n'est pas un mal mais un bien, tant que l'humanité ne sera pas beaucoup plus capable qu'elle ne l'est aujourd'hui de reconnaître toutes les diverses faces de la vérité : voilà autant de principes tout aussi applicables à la manière d'agir des hommes qu'à leurs opinions. Puisqu'il est utile, tant que le genre humain est imparfait, qu'il y ait des opinions différentes, il est bon également qu'on essaie de différentes manières de vivre. Il est utile de donner un libre essor aux divers caractères, en les empêchant toutefois de nuire aux autres ; et chacun doit pouvoir, quand il le juge convenable, faire l'épreuve des différents genres de vie. Où la règle de conduite n'est pas le caractère de chacun, mais bien les traditions ou les coutumes d'autrui, là manque complètement un des principaux éléments du bonheur humain et l'unique élément du progrès individuel et social.

Ici la plus grande difficulté n'est pas dans l'appréciation des moyens qui conduisent à un but reconnu, mais dans l'indifférence des personnes en général à l'égard du but lui-même.

Si on regardait le libre développement de l'individualité comme un des principes essentiels du bien-être, si on le tenait non comme un élément qui se coordonne avec tout ce qu'on désigne par les mots civilisation, instruction, éducation, culture, mais bien comme une partie nécessaire et une condition de toutes ces choses, il n'y aurait pas de danger que la liberté ne fût pas appréciée à sa valeur ; on ne rencontrerait pas de difficultés extraordinaires à tracer la ligne de démarcation entre elle et le contrôle social. Mais malheureusement on accorde à peine à la spontanéité individuelle aucune espèce de valeur intrinsèque.

La majorité étant satisfaite des coutumes actuelles de l'humanité (car c'est elle qui les a faites ce qu'elles sont), ne peut comprendre pourquoi ces coutumes ne suffiraient pas à tout le monde. Il y a plus encore, la spontanéité n'entre pas dans l'idéal de la majorité des réformateurs moraux et sociaux : ils la regardent plutôt avec jalousie, comme un obstacle gênant et peut-être insurmontable à l'acceptation générale de ce qui, suivant le jugement de ces réformateurs, serait le mieux pour l'humanité. Peu de personnes, même en dehors de l'Allemagne, comprennent le sens de cette doctrine sur laquelle Guillaume de Humboldt, si distingué et comme savant et comme politique, a fait un traité, à savoir que « la fin de l'homme, non pas telle que la suggèrent de vagues et fugitifs désirs, mais telles que la prescrivent les décrets éternels ou immuables de la raison, est le développement le plus étendu et le plus harmonieux de toutes ses facultés en un ensemble complet et *consistant* » donc le but « vers lequel doit tendre incessamment tout être humain, et en particulier ceux qui veulent influencer sur leurs semblables, est l'individualité de puissance et de développement. » Pour cela deux choses sont nécessaires : « La liberté et une variété de situation. » Leur union produit « la vigueur individuelle et la diversité multiple » qui se fondent en « originalité. »

Cependant, si nouvelle et si surprenante que puisse paraître cette doctrine de Humboldt qui attache tant de prix à l'individualité, la question n'est après tout, on le pense bien, qu'une question du plus au moins. Personne ne suppose que la perfection de la conduite humaine soit de se copier exactement les uns les autres. Personne n'affirme que le jugement ou le caractère particulier d'un homme ne doit entrer pour rien dans sa manière de vivre et de soigner ses

intérêts. D'un autre côté, il serait absurde de prétendre que les hommes devraient vivre comme si on n'avait rien su au monde avant qu'ils y vinssent, comme si l'expérience n'avait encore jamais montré que certaine manière de vivre ou de se conduire est préférable à certaine autre. Nul ne conteste qu'on doive élever et instruire la jeunesse de façon à la faire profiter des résultats obtenus par l'expérience humaine. Mais c'est le privilège et la condition propre d'un être humain arrivé à la maturité de ses facultés, de se servir de l'expérience et de l'interpréter à sa façon. C'est à lui de découvrir ce qu'il y a d'applicable dans l'expérience acquise à sa position et à son caractère. Les traditions et les coutumes des autres individus sont jusqu'à un certain point des témoignages de ce que l'expérience leur a appris, et ces témoignages, cette présomption doit être accueillie avec déférence par l'adulte que nous venons de supposer. Mais d'abord l'expérience des autres peut être trop bornée ou ils peuvent l'avoir interprétée de travers ; l'eussent-ils interprétée juste, leur interprétation peut ne pas convenir à un individu en particulier.

Les coutumes sont faites pour les caractères et les positions ordinaires : or, son caractère et sa position peuvent ne pas être de ce nombre. Quand même les coutumes seraient bonnes en elles-mêmes, et pourraient convenir à cet individu, un homme qui se conforme à la coutume uniquement parce que c'est la coutume, n'entretient ni ne développe en lui aucune des qualités qui sont l'attribut distinctif d'un être humain. Les facultés humaines de perception, de jugement, de discernement, d'activité intellectuelle, et même de préférence morale, ne s'exercent qu'en faisant un choix. Celui qui n'agit jamais que suivant la coutume ne fait pas de choix. Il n'apprend nullement à discerner ou à désirer le mieux ; la force intellectuelle et la force morale, tout comme la force musculaire, ne font de progrès qu'autant qu'on les exerce. On n'exerce pas ses facultés en faisant une chose simplement parce que d'autres la font, pas plus qu'en croyant une chose uniquement parce qu'ils la croient. Si une personne adopte une opinion sans que les principes de cette opinion lui paraissent concluants, sa raison n'en sera point fortifiée mais probablement affaiblie ; et si elle fait une action dont les motifs ne sont pas conformes à ses opinions et à son caractère (là où il ne s'agit pas d'affection ni des droits d'autrui), elle n'y gagnera que d'énervier son caractère et ses opinions qui devraient être actifs et énergiques.

L'homme qui laisse le monde ou du moins son monde choisir pour lui sa manière de vivre, n'a besoin que de la faculté d'imitation des singes. L'homme qui choisit lui-même sa manière de vivre se sert de toutes ses facultés. Il doit employer l'observation pour voir, le raisonnement et le jugement pour prévoir, l'activité pour rassembler les matériaux de la décision, le discernement pour décider, et quand il a décidé, la fermeté et l'empire sur lui-même pour s'en tenir à sa décision délibérée. Et plus la portion de sa conduite qu'il règle d'après son jugement et ses sentiments est grande, plus toutes ces diverses qualités lui sont nécessaires.

Il peut au besoin être guidé dans le bon chemin et préservé de toute influence nuisible, sans aucune de ces choses. Mais quelle sera sa valeur comparative comme être humain ? Ce qui est vraiment important, ce n'est pas seulement ce que font les hommes, mais aussi quels sont les hommes. Parmi les œuvres de l'homme, que la vie humaine est légitimement employée à perfectionner et à embellir, la plus importante est sûrement l'homme lui-même.

John Stuart Mill, *De la liberté* (1859)